Speziale Fabrizio,
Soufisme, religion et médecine en Islam indien.

Paris, Éditions Karthala, 2010, glossaire, index, 302 p.
ISBN : 978-2811104122

Comme l'auteur le précise dans l'introduction, cet ouvrage est la version révisée et abrégée d'une thèse de doctorat soutenue en 2002 à l'EHESS sous la direction de Marc Gaborieau. L'objectif de ce travail novateur est « d'analyser les facteurs intellectuels et historiques qui forgent la relation entre milieu mystique et médical, qui modulent son adaptation aux différentes époques et, finalement, qui décrètent son déclin dans l'Inde contemporaine » (p. 13). Le premier chapitre propose une rétrospective historique des relations entre les soufis et les sciences médicales dans l'Inde du nord jusqu'à l'époque coloniale. Le deuxième chapitre est consacré à l'étude des milieux religieux et médicaux de Hyderabad et du Deccan liés à des sanctuaires soufis. Le troisième chapitre s'intéresse aux aspects doctrinaux et méthodologiques de l'art médical exercé par les soufis.

La première partie propose une rétrospective historique des relations entre soufisme et médecine en Inde du nord. Son objectif est d'établir si le médecin *yūnānī* et le soufi guérisseur constituent une même personne, et si leur transmission est identique. L'auteur construit ces deux catégories en fonction de la répartition de la médecine musulmane en deux écoles : la médecine *yūnānī*, c'est-à-dire la médecine grecque principalement inspirée par Galien, et la médecine *nabawī*, la médecine fondée sur les dits prophétiques. Il établit cependant une correspondance entre les classes sociales élevées, les *ashrāfs*, et la médecine *yūnānī* d'une part, et les classes sociales inférieures, voire marginales, et la médecine prophétique d'autre part.

Tout en insistant sur l'importance du mécénat dans le développement des sciences médicales, l'auteur récapitule ensuite les productions écrites les plus importantes à l'époque du sultanat de Delhi, puis à l'époque moghole. Pendant cette dernière, une sorte de démocratisation, au sens étymologique du terme, se produisit lorsque les sciences médicales ne furent plus l'apanage des élites soufies, qui formaient également les classes sociales supérieures, les maîtres. Leurs disciples (*murīd*s) s'emparèrent progressivement de ce savoir spécialisé. Simultanément, au sein du soufisme, la séparation entre la figure du médecin proprement dit et celle du soufi guérisseur était renforcée. Enfin, la spécialisation médicale s'accrut surtout au sein des familles soufies qui perdirent leur autorité spirituelle. La période coloniale ne fera que parachever cette réforme du médecin *yūnānī*.

La deuxième partie se concentre sur une approche plus ethnologique, alors que la première était plutôt historique. L'accent porte donc sur les pratiques thérapeutiques dans les sanctuaires soufis, les *dargāh*s. L'auteur distingue les « *dargāh*s centralisées » et les « *dargāh*s non centralisées » (p. 117). Dans le premier cas, le rôle principal est tenu par le maître soufi, généralement un descendant du saint défunt, alors que dans le second, il est tenu par les pèlerins eux-mêmes, ou alors par le *mujāwir*, le gardien du sanctuaire. Ce dernier est devenu un professionnel de la guérison dans les grands sanctuaires du soufisme indien : « Dans de tels sanctuaires, précise l'auteur, du fait du grand nombre de pèlerins, les *mujāwir* sont devenus des opérateurs du tourisme religieux, attendant les pèlerins afin d'offrir leurs services d'une façon compétitive » (p. 118). Cette professionnalisation de l'activité thérapeutique est également liée à des facteurs plus structuraux, comme les réformes agraires qui ont fait perdre aux *dargāh*s une partie de leurs biens fonciers ou le déclin important du patronage de l'aristocratie musulmane.

Reste que les rituels thérapeutiques réalisés dans les *dargāh*s sont principalement liés à la danse circulaire et à la fabrication d'amulettes. On peut cependant noter l'absence, dans le Deccan, de la figure du *faqīr* comme guérisseur et/ou exorciste. En revanche, la pratique de la danse circulaire effrénée indique bien que les *dargāh*s du sous-continent indien partagent un savoir commun en la matière, bien que les rituels soient dénommés de façon différente d'une région à l'autre. En outre, dans le sud de l'Inde, le *ṭawāf* est réalisé dans le sens des aiguilles d'une montre, alors que dans le nord ainsi qu'au Pakistan, il est fait dans l'autre sens sur le modèle de la circumambulation autour de la Ka'aba lors du *ḥaǧǧ*. Pour l'auteur, cette inversion est due à l'influence de la *pūjā*, le rituel hindou au cours duquel le dévôt tourne autour de la statue de la divinité (p. 133). Dans ce passage, les pages consacrées à l'état de possession connu sous le nom de *ḥāżrī* sont particulièrement stimulantes (p. 13-142).

La troisième partie s'intéresse aux doctrines et aux méthodes. L'auteur revient donc à un corpus de textes, délaissant l'approche ethnographique. C'est ici qu'il s'intéresse vraiment aux liens entre un certain type de médecine avec les sciences occultes. Ce domaine reste encore sous-exploité dans le cadre

BCAI 27 (2012) Speziale Fabrizio: Soufisme, religion et médecine en Islam indien., recensé par M. Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

du monde musulman, et ce, malgré les efforts de savants comme Constant Hamès (1). Invocations et talismans sont constitués à partir du *ʿilm al-ǧafr* et du *ʿilm al-ḥurūf* et les pages que l'auteur consacre à l'usage médical de ces sciences sont par conséquent d'un grand intérêt. De tels savoirs sont en effet utilisés aussi bien dans les *dargāh*s centralisés que dans les centres du soufisme populaire. Ce savoir occulte constitue encore un élément fondamental du soufisme dans le sous-continent indien.

Le livre publié par Fabrizio Speziale s'intéresse à un domaine peu connu : la relation entre médecine et soufisme dans le monde musulman. Ancré dans le sous-continent indien, son travail s'appuie sur les textes historiques en persan, ainsi que sur des écrits plus récents en ourdou, mais également sur l'observation et l'entretien ethnographiques. Le résultat, comme réponse aux questions qu'il posait initialement, est d'observer que la distinction entre médecine *yūnānī* et pratiques magiques populaires s'est accrue à un point tel que les deux sont aujourd'hui séparées. Cette distinction est principalement le fruit de l'œuvre des réformateurs mais elle s'est doublée d'une volonté des médecins *yūnānī* de vouloir se rapprocher des critères de la médecine occidentale. Le réformisme musulman est aujourd'hui la référence première de la médecine *yūnānī*.

Michel Boivin
Cnrs - Paris

(1) Voir Constant Hamès (dir.), *Coran et talismans : textes et pratiques magiques en milieu musulman*, Paris, Karthala, 2007. On notera également le travail pionnier de Toufic Fahd, qui n'a malheureusement pas eu de successeur. On citera enfin le numéro spécial consacré par le *Bulletin d'études orientales* (XLIV) à la question, dans lequel Marc Gaborieau s'intéressait au sous-continent indien (p. 191-209).

BCAI 27 (2012) Speziale Fabrizio: Soufisme, religion et médecine en Islam indien., recensé par M. Boivin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net